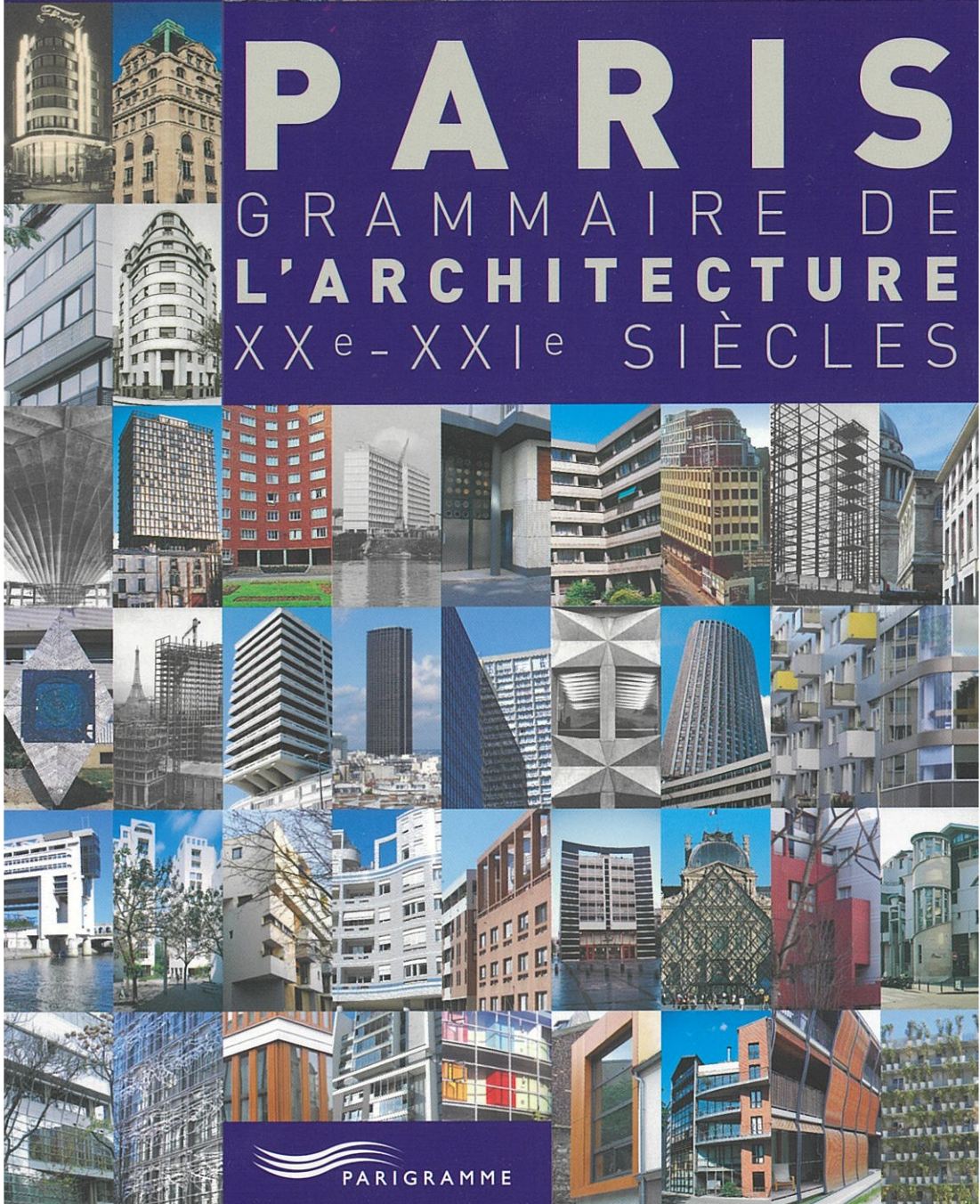




N TEXIER

PARIS

GRAMMAIRE DE
L'ARCHITECTURE
XX^e - XXI^e SIÈCLES



 PARIGRAMME

La façade épaisse

L'immeuble s'est, dans la logique de production de masse des années 1955-1975, souvent confondu avec l'ossature ; il a en quelque sorte été assimilé à un pur système de construction, laissant la façade vide de sens. C'est du moins le constat établi par une génération qui, autour de 1980, entreprend la formulation d'architectures non pas seulement urbaines, mais également significatives. Après plusieurs décennies d'ascèse et de domination d'une beauté minimaliste ou répétitive, la façade devient le champ d'expérience privilégié d'une esthétique de l'épaisseur.

Une recherche d'architecture

En 1980, Michel Rémon publie les résultats d'une recherche effectuée en 1978 pour le Plan construction, dans le cadre de l'appel d'offres « Conceptions pour un habitat de qualité », lancé en 1976. Ce travail, sous-titré « Une recherche d'architecture », s'inscrit également dans un nouveau mouvement : celui de la recherche architecturale, une discipline qui émerge à peine en France. S'appuyant parfois sur des sciences sociales au faite de leur reconnaissance, certains architectes (Bernard Huet, Antoine Grumbach, Bruno Fortier, Jean Castex) mèneront ainsi,

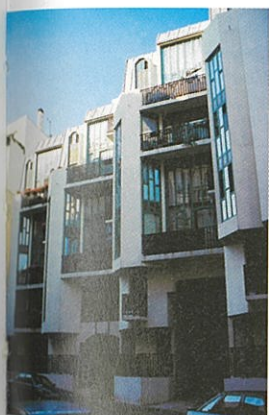
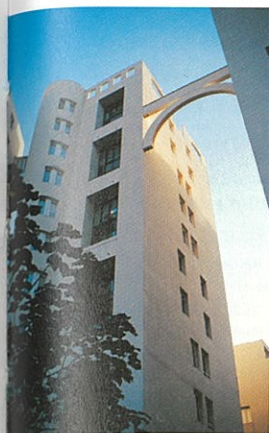
de front ou successivement, recherche, critique et projet.

« La façade épaisse, c'est d'abord la mémoire retrouvée de toute la mise en scène engendrée par le percement des gros murs (porteurs) de l'architecture des siècles précédents, qu'elle soit noble ou ordinaire¹ », écrit Michel Rémon, qui évoque par la suite les réalisations de Giuseppe Terragni à Côme, de Le Corbusier à Ronchamp, ou encore les logements sociaux d'Henri Ciriani à Noisy-le-Grand (1978), dans lesquels l'architecte introduit une « troisième échelle », celle du détail – en l'occurrence le carré, décliné selon plusieurs modes, et qui participe tout autant à l'animation qu'à l'unité de la façade. Une façade qui, selon Rémon, « qualifie simultanément le logement et l'espace urbain », qui doit tout à la fois signifier et être le lieu d'une pratique : rebords de fenêtres, embrasures, seuils, failles seront les éléments de ce dialogue entre le dehors et le dedans, le public et le privé.



Jean-Pierre Buffi, immeuble, 18-20, rue Mathis, 19^e, 1982 : détail de la partie creusée de la façade. (Jean-Pierre Buffi, © Adagp, Paris, 2007)

Christian de Portzamparc et Georgia Benamo, ensemble de logements, rue des Hautes-Formes, 13^e, 1979 : l'immeuble ouvrant sur la rue Baudricourt.



Ci-dessus

Michel Duplay, immeuble, 34-38, rue de la Py, 20^e, 1982. Entre façade plissée et immeuble à redents.

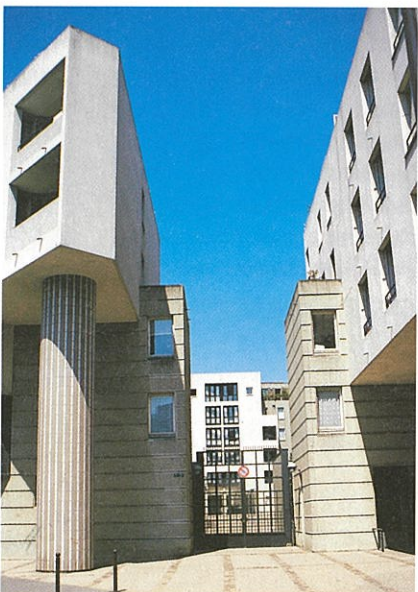
À droite

Georges Maurios, immeubles, 11-21, rue de Fontarabie, 20^e, 1984. La faille ouvre sur une cour articulant cette pièce urbaine.

Creuser la paroi

C'est Jean-Pierre Buffi qui, avec l'immeuble des 18-20, rue Mathis (19^e, 1982), livre dans cette optique l'exemple le plus brillant et sans doute l'un des plus influents. Créée sur un tiers du mur seulement, qui se distingue en premier lieu par sa savante composition verticale (socle revêtu de grès émaillé gris et jaune, quatre étages courants et deux en attique), l'épaisseur n'en est ici que plus manifeste : prétextant la référence au parcellaire ancien de la rue, Buffi creuse la façade, qui devient interface, ménage des vues et s'anime de balcons, d'une colonne et d'une rotonde d'angle. « De même que la façade n'est pas réductible à une simple peau, l'édifice ne doit pas se réduire à une simple épaisseur à habiter, d'où seraient exclus les espaces les plus symboliques² », écrit l'architecte.

Peu de temps auparavant, rue des Hautes-Formes (13^e, 1975-1979), Christian de Portzamparc et Georgia Benamo concevaient



certaines ouvertures comme autant de meurtrières. C'est naturellement la fenêtre et ses attributs, le balcon, le bow-window, la loggia qui, traités de façon plus ou moins sculpturale, confèrent cette nouvelle épaisseur à l'architecture parisienne, qu'elle prenne les formes d'un néostyle local avec Michel Duplay (34-38, rue de la Py, 20^e, 1982) ou revisite le langage moderne avec Georges Maurios (11-21, rue de Fontarabie, 20^e, 1984-1987). Et même lorsqu'elle est lisse, la façade mérite d'être percée avec davantage de précision et de sensibilité : Didier Maufras (261 logements, 106-112, boulevard Blanqui, 13^e, 1987 ; 58, avenue de Saxe, 15^e, 1982, avec Hervé Delatouche) et Gilles Bouchez (108, avenue Philippe-Auguste, 11^e, 1984) l'ont, comme d'autres, bien compris.

Faille ou impasse ?

Véritable poncif de l'architecture des années 1980, la faille portera à son paroxysme l'idée de façade épaisse, entre ville et intimité ; à son échec aussi, tant il est vrai qu'à vouloir trop suggérer on finit par tout dire... Si certains en jouent comme d'un subtil entrebâillement, tels Henri Gaudin au 110, rue de Ménilmontant (20^e, 1986) ou Gérard Thurnauer au 5, rue de Valence (5^e, 1982), si d'autres l'esquissent sans pour autant la pratiquer (14-14 bis, rue Barbanègre, 19^e, Laurent Bourgeois, Pierre Edeikins, Patrice de Turenne, 1984), la faille littérale coupant l'immeuble en deux perd fatalement de son épaisseur : c'est le cas à l'angle des rues Falguière et Vigée-Lebrun (15^e, agence ED, 1985). Tour à tour joint de

1 Michel Rémon, « La façade épaisse », supplément au *Bulletin d'information inter-établissements*, n° 52, juin 1980, p. 1.

2 RIVP. *Architecture 1977-1983*, Paris, RIVP, 1982, n. p.